

Fabien Vallos

Usures et usages (un problème de gestion)

Il s'agit de proposer que nous puissions jouer à combiner quelques éléments pour penser le concept d'usure. Déposer sur la table des éléments avec lesquels nous pourrons peut-être proposer méthodes et cheminements pour penser ce que nous nommons dans la langue française *usure* et *usage*. Il nous faut, pour cela, proposer d'interpréter le rapport que la pensée antique et les Latins entretenaient avec les termes *usura* et *usus*. Puis interpréter les conséquences du concept de l'*anarkhè* chrétienne sur le concept d'*usage*. Tenter encore de penser le moment où le concept d'*usure* prend sa valeur moderne (le Moyen Âge européen) et le moment où l'on a instauré la confusion homonymique et homographique entre *usure* et *usure*. Enfin proposer la possibilité d'une théorie non morale de l'usure.

Il nous faut tenter de penser la différence substantielle et originaire contenue dans le terme *usure*. Il y a dans la langue latine, un verbe archaïque et déponent, *utor* qui dit ce qui est contenu dans les verbes *utiliser* et *user* comme contraction à la fois d'un *utile* et d'un *outil*. Il s'agit donc bien de faire quelque chose en monde qui tienne à la fois de l'utile et de l'outil. De ce verbe est pensé le substantif *usure* qui dit la jouissance de la chose dans l'usage, tandis que le participe passé *usus* dit l'épreuve sensible et matérielle de l'usage. Usage dans l'un et l'autre cas donc, mais l'un pense la jouissance de la substance même de la chose tandis que l'autre pense la condition d'altération de la chose dans l'usage. C'est ce qui a donné le sens de l'usure comme augmentation de la chose par la jouissance, et usure comme détérioration de la chose par l'usage. Il faut alors comprendre que le terme latin *usura* dit quelque chose de l'augmentation de la réalité au sens, par exemple, où l'ajout d'un levain à une pâte permet la fabrication d'un pain, au sens où l'ajout d'une épice à un mets permet un assaisonnement, au sens où l'ajout d'un rythme permet la composition d'une prosodie, etc. Nous pourrions alors proposer une première acception du terme usure comme augmentation de tout élément du réel par manipulation et usage. Usure est une manière de faire « gonfler » la réalité. Cette manière de faire enfler la réalité, de l'augmenter, est l'activité humaine en tant qu'opérativité. La pensée antique est le lieu de cette crise en tant qu'il s'agit de penser un ordre pour hiérarchiser ces opérativités et pour hiérarchiser ces augmentations.

On retrouve cette confusion dans la problématique interprétation – plus ancienne encore – de l'usage dans la pensée grecque : c'est le concept de *khrèsis*¹. La

1. Il y a plusieurs termes qui disent l'usage en grec : l'usage comme coutume ou pratique est *éthos*, l'usage comme pratique et comme règle est *nominos*, l'usage comme emploi est *khrèsis*, l'usage comme jouissance

confusion a eu lieu dans la technique même qui s'occupe de l'usage comme emploi et jouissance, la *khrēmatistikē tekhnē*. Chrématiciste est le nom pour la pensée antique de la gestion des usages. Cependant dès la publication de la *Politéia* d'Aristote² une grande confusion s'opère entre ce qu'il nomme une première chrématiciste qui s'intéresse à la gestion des usages et des fournitures et une deuxième chrématiciste comme gestion spéculative (c'est-à-dire une gestion qui consiste à ne produire que de l'argent avec de l'argent). La confusion des deux s'apparente alors à une idée de l'économie qui est à la fois gestion de l'usage et de la spéculation. Cette confusion est la source même du capitalisme et l'idée même de notre rapport au vivant. Elle est en cela déterminante et problématique parce qu'elle obère le monde et parce qu'elle scelle toute compréhension possible en tant qu'usage et augmentation.

Cependant toute augmentation de la réalité est sujette alors à précaution et devient le lieu d'une interprétation morale en ce sens que l'usure est un mauvais procédé mais qui est accepté en tant que tel par les mécanismes économiques. Il y a eu alors une crise majeure à partir du moment où la pensée chrétienne intègre la puissance de l'être dans l'*oikonomia tou khristou* : l'être n'est pas en mesure de produire ces augmentations puisqu'il n'est pas le gestionnaire du monde et parce qu'il n'est plus en monde pour s'occuper de cela. La pensée chrétienne est anarchique en ce qu'il s'agit de ne pas produire et en ce qu'il s'agit de se maintenir *amérimnoi*, inquiétés. Il ne s'agit plus de faire gonfler le monde mais de l'entretenir en ce qu'il est. Il ne s'agit pas d'augmenter les figures du monde puisqu'elles vont de sorte que tout ce qui est *est comme ne pas être*³. En ce sens, l'usure est interdite, ou plus exactement elle perd toute puissance, tout *intérêt*. Elle est interdite parce qu'elle oblige et condamne l'être à hypothéquer son temps sur la croissance des choses du monde. Ce que l'anarchisme chrétien dit, originairement, est que l'homme ne doit pas être en mesure de condamner l'homme à une usure de son temps⁴. En cela le capitalisme est redoutable parce qu'il prive l'être de toute histoire de l'être puisqu'il n'est plus en mesure de disposer de son temps (dans l'usage de l'usure, le temps de l'être est entièrement assujetti à pourvoir soit à la croissance soit au remboursement de la dette). La théologie chrétienne (de Jean Chrysostome⁵ à Thomas d'Aquin⁶) s'est chargée de maintenir l'interdic-

est *khrēia* et enfin l'usage comme expérience est *empéiria*. L'usure comme pratique est *daneismos*, l'usure comme intérêt est *toxos*.

2. Aristote, *Politéia*, I, 8 (1256a sq.). Voir encore le laboratoire de recherche www.chrematistique.fr et de l'auteur l'ouvrage *Chrématiciste & poïésis*, éd. Mix., 2016.
3. Paul, *Épître aux Corinthiens* 7.29 : « Je vous le dis, mes amis, le temps du maintenant s'est compacté ; ceux qui ont une femme sont comme n'en ayant pas ; les pleurants comme non-pleurants ; les heureux comme non-heureux, les possédants comme non-possédants, ceux qui usent du monde comme non-abusants ; ainsi passe la figure du monde ; je veux que vous soyez maintenant inquiétés ».
4. Le christianisme originaire est une manière singulière de tenter de penser une inversion des processus de l'économie. C'est pour cela qu'il est *anarchique*, c'est-à-dire qu'il refuse de penser les choses du monde à partir d'une *arché* fondée dans l'économie, mais au contraire à partir d'une *arché* « instituée » dans le Christ. En cela il est donc « interdit » de pratiquer l'usure, c'est-à-dire de se permettre d'hypothéquer l'être. Seul Dieu et son *arché* le Christ sont en mesure de le faire. L'achèvement du christianisme s'est fait précisément lorsqu'il a été en mesure d'être absorbé par le capitalisme.
5. Jean Chrysostome, *Homélie in Matth.* 25, 1-31.
6. Thomas d'Aquin, *Summa III*, quaest. 77, art. 4.

tion essentielle de l'usure et de maintenir ainsi le texte des talents comme une parabole⁷. Ici il y a comme une anti-figure du monde, dans le maître qui demande à l'être de spéculer, de faire de l'usure (à faire usage de la mauvaise chrématisique). L'Église a été le lieu d'une querelle fondamentale dont le centre est le concept d'usure. Ce qui est par-dessus tout interdit est l'hypothèque de l'être dans son temps et sa puissance d'être⁸.

Cette crise a eu lieu de manière exemplaire avec l'avènement du franciscanisme : cet ordre est le nom de deux concepts majeurs, l'*altissima paupertas* et la *non-appropriation* (chapitre VI de la *Regula Bullata*⁹) : les deux règles fondamentales du franciscanisme sont alors la *très haute pauvreté*, c'est-à-dire la volonté de ne rien vouloir et de ne rien pouvoir posséder¹⁰ et la non-appropriation, c'est-à-dire l'impossibilité de la transformation de la chose (usage) en propriété (usure) puisque le frère doit rester *sine proprio*. Ce qui signifie que le frère est en monde comme non-possédant et non-usant (il faut pour cela revenir à l'hymne paulinienne de l'Epître aux Corinthiens, 7.32, que les êtres puissent être *mè katékhontes* et *mè katakrōmenoi* qu'il est possible de traduire littéralement en *non-possédants* et *non-abusants*). En cela l'expérience du franciscanisme a été celle d'un anarchisme radical qui consiste à dire que l'être peut se tenir en monde sans posséder et sans abuser. Abuser est à entendre au sens latin d'*abusus*, c'est-à-dire de consommer entièrement. Or nous savons que le fondement de l'angoisse de la pensée occidentale consiste précisément à ne cesser d'interroger que le vivant pour vivre doit détruire, c'est-à-dire consommer¹¹. Se maintenir en vie, consommer suppose que nous détruisions, que nous altérions les choses du monde et c'est cela qui est nommé *ab-usus*. La nouveauté radicale du christianisme et du franciscanisme, est alors de proposer que nous puissions vivre et nous maintenir en vie sans que nous détruisions et sans que nous altérions, et c'est cela qui est nommé *usus*. Il y aurait alors soit la possibilité d'un usage avec usure et usure, soit la possibilité d'un usage sans (usure et usure). C'est cela la faille absolue de la pensée. L'ouverture du christianisme originel est l'idée que nous puissions vivre sans usure et sans usure mais cependant dans l'usage. C'est ce paradoxe qui est le fondement de la pensée philosophique et de l'interrogation sur la vivabilité. Or ce paradoxe est politiquement anéanti en décembre 1322 alors que le premier pape en Avignon, Jean XXII, publie la bulle *Ad conditorem*

7. Matthieu 25,14-30 & Luc 19, 11-27. La parabole des talents est un problème d'usage : un maître donne à trois de ses esclaves des sommes considérables. Tandis que deux décident de faire augmenter ce prêt pendant l'absence du maître, le troisième décide de le cacher. Il est puni et banni parce qu'il n'a pas fait augmenter le bien. Il n'a pas eu cette « capacité » dit le texte grec (*énergéia*). Les commentateurs ont dit qu'il s'agissait d'une parabole et qu'il fallait l'interpréter comme une figure (*skhēma*) du monde et de l'économie chrétienne. En revanche si l'on se fie à l'interprétation de Calvin (*Commentaires sur la concorde des trois Évangélistes*, *Matth.* 25, 14-30, *Luc*, 19, 11-27) alors sa lecture littérale devient une exhortation à un usage et une usure, c'est-à-dire à une capitalisation.
8. Pour l'ensemble de ces questions voir le projet de recherche *Chrématisique* : www.chrematistique.fr
9. En 1221 François rédige une première règle (*regula prima*) jugée trop imprécise. En 1223 une seconde règle est ratifiée par le pape Honorius par la bulle *Solet annuere* (*regula bullata*).
10. Voir à ce propos l'ouvrage de Giorgio Agamben, *Homo sacer IV, 1, De la très haute pauvreté*, Payot & rivages, 2011.
11. Ici se situe ce que nous nommons la crise majeure métaphysique de la pensée occidentale : la consommation.

*canonum*¹². Il faut alors entendre le problème suivant : la pensée occidentale a établi une relation d'*arkhè* (c'est-à-dire de commandement et de gouvernance) entre l'usage et la possession. Or s'il est possible de penser l'usage à partir de l'opérativité humaine, il est en revanche impossible de justifier la nécessité de l'arraisonnement à la propriété. Ce qui signifie donc que tout usage réclame – non pas de lui-même, mais comme réclamation morale – une appropriation et une propriété. Ce qui a semblé alors impossible à la pensée occidentale a bien été la possibilité d'accepter l'*usure* comme destruction et occultation. Seule la propriété semblait pouvoir régler cette faille métaphysique (détruire et occulter). Le christianisme originel a été une des tentatives *an-archiques* (c'est-à-dire privée de la relation de l'*arkhè*) pour penser la non-relation entre usage et propriété. Ce fut aussi l'expérience du marxisme. Ce fut encore l'expérience d'une modernité artistique que l'on peut retrouver dans le *ready-made* duchampien (le suspens de l'usage), dans l'art conceptuel (la délégation de l'usage), dans le processus brodthaersien (l'infini de l'usage comme *poièsis*), etc. Il s'avère donc que la relation de l'usage et de la propriété (que nous pouvons entendre comme possibilité de l'usure) est une relation idéologique non fondée mais acceptée comme un processus moral et politique. C'est cela qu'il faut prendre en compte si l'on veut décrypter le sens le plus précis et le plus profond du concept d'usure.

C'est ainsi que s'est réglé et que se règle politiquement et idéologiquement que tout usage pour être usage, nécessite à la fois un *usus* et un *abusus*, fondant alors l'usage dans l'usure et l'usure. Et c'est pour cette raison que nous nommons cette période, celle de la confusion homonymique et homographique des termes de l'usure, libéralisme. Autrement dit il s'agit du libéralisme et plus précisément du capitalisme. Capitalisme est le nom d'une histoire dans laquelle l'usage n'est possible qu'à la condition qu'il soit en même temps étriqué par l'usure et l'usure, c'est-à-dire entre la possibilité infinie de la spéculation et de la destruction. Capitalisme est donc un temps de l'absorption du temps. Si nous considérons que l'usage (selon les termes mêmes de Georges Molinié) est « un réel historique imprévisible », alors la conduite capitaliste de l'usage comme *usure et usure* est une privation matérielle et ontologique du temps. C'est pour cela qu'est moderne celui qui assume de dire, après la critique marxiste, qu'il est nécessaire de penser une nouvelle fois la distinction radicale entre usure et usure (comme jouissance et comme détérioration, comme spéculation et comme destruction) et que cette distinction ne détermine pas pour autant une théorie de l'usage. Nous proposons alors que soit pensée une théorie non morale

12. La querelle sur la pauvreté débute en 1322 alors que le pape avignonais Jean XXII condamne par une première bulle (26 mars 1322) le travail théorique d'Ubertin de Casale. En mars 1322 est alors remis en cause le concept de pauvreté de l'Église. Le 8 décembre 1322 est publiée la bulle *ad conditorem canonum* (contre le Chapitre de Pérouse) qui renvoie aux Franciscains le devoir de « gérer » ses biens (annulant ainsi toute idée de pauvreté substantielle par les règles de l'*usus* et de l'*abusus*). Le texte par un habile stratagème théorique affirme que tout usage d'un élément du monde suppose sa « gestion », c'est-à-dire suppose qu'il faille s'occuper d'en penser l'approvisionnement, l'usage et la consommation. C'est en cela le fondement de la pensée occidentale de la consommation.

de l'usure en tant qu'elle parvienne à maintenir toute idée d'augmentation et de perte. Elle est non morale et non économique parce qu'elle doit pouvoir se tenir comme une théorie éthique et chrématistique. Éthique parce qu'elle prendrait en compte les conditions de la vivabilité¹³. Chrématistique parce qu'elle prendrait en compte l'idée de toute fourniture¹⁴.

Bibliographie

-
- Agamben Giorgio, *Le Temps qui reste*, Paris, Payot & Rivages, 2000.
- Agamben Giorgio, *Profanations*, Paris, Payot & Rivages, 2005.
- Agamben Giorgio, *Le Règne et la gloire*, Paris, Seuil, 2008.
- Agamben Giorgio, *De la très haute pauvreté*, Paris, Payot et Rivage, 2011.
- Calvin Jean, *Commentaires sur la concordance des trois Évangélistes*, Matth. 25, 14-30, Luc, 19, 11-27, 1555.
- Chrysostome Jean, *Homélie in Matth. 25*, 1-31.
- d'Aquin Thomas, *Summa III*, quæst. 77, art. 4.
- Le Goff Jacques, *Marchands et banquiers du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1956 réédition 2001.
- Todeschini Giacomo, *Richesse franciscaine. De la pauvreté volontaire à la société de marché*, Lagrasse, Paris, Verdier, 2008.
- Vallos Fabien, *Chrématistique & poièsis*, Bordeaux, Mix., 2016.

13. Vivabilité est précisément ce qui rend le vivant vivable. C'est-à-dire les conditions que nous employons pour cela. C'est le travail que Michel Foucault et Giorgio Agamben ont entrepris sur la biopolitique.
14. Le concept de fourniture ou de chrématistique est le corrélat du concept de vivabilité en ce qu'il pense ou tente de penser ce que signifie le prélèvement de tout élément en monde et sa transformation en fourniture. Fournir signifie à la fois prélever et prendre soin. Il s'agit à la lettre d'une *occupation*.

—

Fabien Vallos est théoricien, auteur, traducteur, éditeur, artiste et commissaire indépendant. Il est docteur de l'Université Paris IV Sorbonne. Il enseigne la philosophie dans les écoles d'art d'Arles et d'Angers. Il est responsable de la recherche et du Centre de Recherche Art & Image (CRAI) à l'Ensp d'Arles. Il est directeur des éditions Mix. Le travail théorique de Fabien Vallos consiste en l'élaboration d'une généalogie du concept d'opératif ainsi qu'à la préparation d'une philosophie critique de l'œuvre. Il est l'auteur, entre autre, de l'ouvrage *Chrématistique & poièsis*, éd. Mix., 2016.